



REVUE DE PRESSE
2022

LA FAUSSE SUIVANTE



Date: 12.01.2022

L'ILLUSTRÉ

L'illustré
1002 Lausanne
058 269 28 10
www.illustre.ch/

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 46'632
Parution: hebdomadaire



Page: 9
Surface: 32'442 mm²

Ordre: 833006
N° de thème: 833.006

Référence: 83026338
Coupure Page: 1/2

Théâtre de Carouge



La demoiselle de Paris déguisée
en chevalier (Lola Giousse) fait
une cour acharnée à la comtesse
(Brigitte Rosset)

THÉÂTRE

Où l'on voit que l'amour n'est qu'une question d'intérêt

Jouée pour la première fois à Paris en 1724, *La fausse suivante* de Marivaux met à mal la conception de l'amour avec un grand A et dénonce le machiavélisme tout autant que l'âpreté au gain d'êtres prétendument épris de beaux sentiments. L'histoire, totalement dans l'air du temps au XVIII^e siècle, raconte les aventures d'une riche jeune femme qui doit épouser Lélío, qu'elle ne connaît

point. Pour l'approcher, elle se déguise en chevalier et devient son confident. Elle finit par apprendre que son futur mari s'est déjà fiancé à une comtesse mais qu'il préférerait épouser la riche «demoiselle de Paris» à laquelle il est promis. Il charge donc son nouveau meilleur ami de séduire la comtesse afin qu'elle rompe... De ce grand classique du marivaudage, Jean Lier-

Date: 12.01.2022

L'ILLUSTRÉ

L'illustré
1002 Lausanne
058 269 28 10
www.illustre.ch/

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 46'632
Parution: hebdomadaire



Page: 9
Surface: 32'442 mm²

Ordre: 833006
N° de thème: 833.006

Référence: 83026338
Coupage Page: 2/2

Théâtre de Carouge

mier, directeur du tout nouveau Théâtre de Carouge, a tiré la substantifique moelle et mis en exergue avec malice les magouilles auxquelles se prêtent volontiers les nantis et leurs valets. Les premiers afin de s'enrichir encore plus et les seconds dans le but de se positionner au plus près du pouvoir. On souligne, en plus de la bonne mise en scène, le jeu truculent de deux acteurs suisses, Brigitte Rosset et Christian Scheidt. Un vrai bon moment de théâtre. ●

Laurence Desbordes



«La fausse suivante»,
jusqu'au 23 janvier au TKM, chemin
de l'Usine à Gaz 9, Renens (www.tkm.ch),
et du 22 février au 6 mars au Théâtre
de Carouge, rue Ancienne 37, Carouge
(www.theatredecarouge.ch)

2

Date: 10.02.2022



Online-Ausgabe

La Gruyère
1630 Bulle 1
026/ 919 69 00
<https://www.lagruyere.ch/>

Genre de média: Internet
Type de média: Presse journ./hebdom.
UUpM: 25'314
Page Visits: 55'762



Théâtre
de Carouge

Ordre: 833006
N° de thème: 833.006
Référence: 83370594
Coupure Page: 1/1

Un miroir tendu par Marivaux

10. fév. 2022

ÉQUILIBRE. En 2008, pour son arrivée à la direction du Théâtre de Carouge, Jean Liermier montait *Le jeu de l'amour et du hasard*. Une dizaine d'années plus tard, il a retrouvé Marivaux avec *La fausse suivante*, qui devait être créé en mars 2020 et qui a repris son envol en ce début d'année. La pièce est présentée ce vendredi à Equilibre, à Fribourg.

La fausse suivante occupe une place à part dans l'œuvre de Marivaux: il n'est pas question ici d'amour et de ses surprises, mais d'argent, de profits, de manipulations... «Cette pièce est un miroir vers un certain état du monde que nous tend Marivaux, souligne Jean Liermier dans sa note d'intention. Un certain état du monde qui près de 300 ans plus tard résonne particulièrement, dans toute sa violence et sa cruauté.»

Le jeune Lélio doit épouser La Comtesse, mais on lui parle d'une «demoiselle de Paris», plus jeune, plus belle, plus riche... Il demande l'aide d'un chevalier pour qu'il séduise La Comtesse et que ce soit elle qui rompe la promesse de mariage. Il est donc quand même question de relations amoureuses, mais portées par des histoires peu glorieuses de sous et d'avidité.

Dans la distribution se retrouvent des figures bien connues des scènes romandes, comme Baptiste Gilliéron (Lélio), Brigitte Rosset (La Comtesse), Christian Scheidt ou encore Jean-Pierre Gos. EB

Fribourg, Equilibre, vendredi 11 février, 20 h. Réservations: Fribourg Tourisme, 026 350 11 00, www.equilibre-nuithonie.ch



Brigitte Rosset interprète La Comtesse, dans la mise en scène de Jean Liermier. CAROLE PARODI

Dans une adaptation minimaliste de *La Fausse Suivante*, Jean Liermier donne à voir la beauté du texte de Marivaux en écho aux questions de genre les plus contemporaines

«Ce petit semblant d'homme!»

VALENTINE BOVEY

► Sur scène, un vélomoteur, un jerrican d'essence, des pneus et une vieille radio qui crachote une chanson de Jacques Brel. «Quand on a que l'amour»... C'est ici que débarque Trivelin, noble déchu, valet en quête d'un nouveau poste et de nouveaux méfaits pour remplir sa panse de vin et son cœur de femmes. Il s'entretient avec Frontin, un vieil ami, et entre au service de son maître, un jeune Chevalier. L'air *bad boy* de Christian Scheidt fait de lui un Trivelin viril et manipulateur, doyen du jeune Léo auquel il tentera de soutirer de l'argent et qui se vengera plus tard.



La Comtesse (Brigitte Rosset) tombera-t-elle sous le charme du vénéral Léo (Baptiste Gilliéron)? CAROLE PARODI

Cette première scène donne le ton: vue au Théâtre Kleber-Méleau avant sa reprise à Carouge dès le 22 février, l'adaptation de *La Fausse Suivante* de Marivaux par Jean Liermier montre une collection de personnages masculins dans toute leur gamme chromatique, qui expose leurs ridicules, leur décadence et leur misogynie.

Une beauté androgyne
La pièce est fondée sur une mascarade. Le jeune Chevalier est en réalité une femme, laquelle se déguise en homme afin de

sonder le cœur de son prétendant, Léo. Ce dernier s'emploie à séduire une riche dame, la Comtesse. Mais son projet change lorsqu'il apprend qu'une nouvelle prétendante aurait, elle, le double de rente. Malheureusement pour lui, il a déjà sous les yeux sa nouvelle prétendante, horrifiée par son caractère vénéral. La scénographie minimaliste situe l'intrigue dans la belle maison bourgeoise en province de la Comtesse, avec un grand jardin en plein

hiver. Ce minimalisme dans l'actualisation, reflété aussi dans les costumes sobres, fonctionne comme un écran pour le texte de Marivaux qui apparaît dans toute sa modernité.

Lola Giousse, travestie en garçon, délivre une performance qui se démarque. Non contente d'incarner simplement cette fausse suivante, elle joue le fait de jouer sa masculinité, à la manière du *drag king*. Elle incarne ainsi une jeune personne qui use de cette mascarade comme

d'une arme afin d'obtenir ici, la camaraderie, là, une attention amoureuse, et de suivre ses propres intérêts. Sa force ne fléchit que par le savoir qu'ont les deux valets de sa «véritable» nature féminine, donnant lieu à des scènes de harcèlement sexuel desquelles elle ne se tire qu'en leur donnant de l'argent – rappelant ici le danger dans lequel elle se trouve: en vérité, son stratagème, et plus tard sa vie, ne tiennent qu'au fil d'une performance de genre irréprochable.

Le choix de faire du Chevalier un jeune homme d'une beauté androgyne entraîne de troublantes scènes homoérotiques avec Léo (Baptiste Gilliéron), dans un rapport de l'original à sa copie: bien qu'étant celui dont s'inspire la fausse suivante pour jouer le masculin, en vérité, la meilleure stratégie de cette pièce est menée par celle qui perfoime la masculinité, sans se faire aveugler par ses limites.

La question des limites entre les différentes performances de

genre est d'ailleurs un fil qui traverse la mise en scène en son entier: face à la crudité de «l'arithmétique» du jeune Léo, qui incarne un ethos masculin colérique, jaloux, possessif et égoïste, la soumission de la Comtesse (Brigitte Rosset) souligne les ambiguïtés d'un langage de la séduction qui refuse la clarté afin de se préserver à tout prix une place dans le monde, et une réputation irréprochable.

Le fait que la Comtesse ne soit plus une femme jeune aborde en filigrane la question de la place des femmes plus âgées dans notre société, lesquelles n'existent pour ainsi dire pas et se retrouvent vulnérables lorsqu'on s'intéresse à elles. Ce n'est d'ailleurs qu'une autre femme, la fausse suivante, qui la voit vraiment et saura la séduire.

Troubles de l'identité

Un certain trouble plane sur l'identité de tous les personnages: la vengeance de la fausse suivante, menée avec une précision aussi arithmétique que le projet de Léo, se soldent en une scène de tendresse touchante qui pourrait bien tendre à l'amour lesbien – la déception de la Comtesse à la révélation de la supercherie reste en tout cas ambiguë.

Cette ambiguïté inhérente au texte est particulièrement bien rendue dans une mise en scène qui souligne ce que le siècle de Marivaux et le nôtre ont en commun: l'importance cruciale d'utiliser judicieusement le langage pour parler de réalités qui ont trait tant au genre qu'à l'amour. I

La Fausse Suivante de Marivaux, mise en scène de Jean Liermier, à voir au Théâtre de Carouge du 22 février au 6 mars, rens. theatredecarouge.ch

La Ligne d'Ursula Meier projeté à la Berlinale

► Le public de la Berlinale a pu découvrir vendredi soir *La Ligne* de la réalisatrice franco-suisse Ursula Meier. Le film en lice pour un Ours d'or a été bien reçu.

«C'est un drôle de voyage de montrer un film pour la première fois devant des spectateurs, a confié Ursula Meier à Keystone-ATS samedi matin. C'est un moment de bonheur et de deuil à la fois, car le film ne nous appartient plus, il appartient à celui qui le regarde, le spectateur.» La réalisatrice a ressenti l'accueil de la salle comme «vraiment chaleureux». Elle admet rester dans «quelque chose de très émotionnel» après la première projection d'un film, «qui représente des années de travail».

La Ligne a été projeté à la Berlinale à peine quelques jours après le bouclage du montage. En le voyant projeté sur grand écran, la réalisatrice regrette-t-elle tel ou tel dernier choix? «Non, je n'en suis plus là. Le travail de montage, c'est un long processus, qui dure des semaines. Le temps, consacré au montage, est incompressible», précise Ursula Meier, qui a enchaîné samedi interview sur interview. «Cela mûrit un film, poursuit-elle. Et tout à coup les images sont là: le film s'impose à un moment donné.» Remettre en question les choix fait dans ce film,



Ursula Meier (à droite) et ses actrices Valeria Bruni Tedeschi et Stéphanie Blanchoud à la Berlinale. KEYSTONE

c'est peut-être quelque chose qu'elle fera «dans dix ans, mais pas du tout maintenant».

Tous ses films, que ce soit *Home*, *L'enfant d'en-haut* ou *La Ligne*, ont été, à peine terminés, diffusés en festival. «C'est presque un luxe de pouvoir terminer le film et de le montrer tout de suite», selon elle. Ursula Meier est heureuse d'assister à un festival en présentiel «pour retrouver le public et l'équipe du film, plusieurs mois après la fin du tournage». *La Ligne* devrait sortir en salle cet automne après avoir été montré dans d'autres festivals.

«Je salue (le fait) que les festivals aient à nouveau lieu, et c'est un réel privilège d'avoir pu assister hier soir à la

première de *La Ligne* d'Ursula Meier à la Berlinale, a dit Carine Bachmann, la toute nouvelle directrice de l'Office fédéral de la culture samedi matin. Elle n'oublie pas non plus d'évoquer le second film helvétique en compétition pour un Ours d'or, *Drei Winter*, du Lucernois de 39 ans Michael Koch. Il sera projeté lundi devant le public berlinois. «Avec ce premier film en dialecte allemand sélectionné en compétition internationale, la Berlinale démontre cette année que le cinéma suisse contribue de manière forte à la diversité du cinéma européen», a encore relevé la haute fonctionnaire.

Au total, la Suisse a envoyé onze films cette année dans la capitale allemande. Deux autres films concourent pour un prix dans une autre catégorie, celle d'«Encounters». (Rencontres). Le long métrage de Cyril Schäublin *Unruh* est l'un d'entre eux. Il place l'intrigue à la fin du XIX^e siècle dans les usines horlogères du Jura. Le révolutionnaire russe Peter Kropotkin assiste à la création d'un syndicat anarchiste par des ouvriers exaspérés par les cadences de production.

Dans *À vendredi, Robinson*, le deuxième film suisse, entre documentaire et essai, aussi en lice dans la catégorie «Encounters», la réalisatrice Mitra Farahani souhaite organiser une rencontre entre les légendes du cinéma Jean-Luc Godard et Ebrahim Golestan. Au lieu de cela, les artistes entament une correspondance. Comme deux Robinson Crusoes sur leurs îles respectives, ils attendent des nouvelles chaque vendredi. Ce film est une coproduction entre la France, le Liban, l'Iran et la Suisse. ATS

MUSIQUE

MORT DU FONDATEUR DE KING CRIMSON

Le musicien britannique Ian McDonald, auteur-compositeur du groupe mythique de rock progressif King Crimson, est décédé mercredi à New York des suites d'un cancer à 75 ans. Avec le chanteur Greg Lake (mort en 2016 d'un cancer), Ian McDonald fut le cofondateur de King Crimson, formation de rock progressif qui connut un succès mondial en 1969 avec la chanson «21st Century Schizoid Man». Elle ouvre l'album *In The Court Of The Crimson King*, considéré comme l'acte fondateur du rock progressif, mélange de rock teinté de musique classique et de jazz. Multi-instrumentiste, McDonald jouait du saxophone, du piano, de la flûte et de la guitare. Né en 1946 en Angleterre, il ne joua que quelques années avec King Crimson, et fonda aussi le groupe britannique-américain Foreigner avec Mick Jones. ATS

Le Matin Dimanche
Dimanche 20 février 2022

Cultura | 45



Dans Marivaux, un homme est une femme

Brigitte Rosset joue la comtesse, trompée, et troublée, par la jeune fille déguisée en homme incarnée par Lola Giouse.

Lauren Pasche, Mentha Frank

THÉÂTRE Avec «La fausse suivante», c'est une histoire de jeu de genres que propose, à Carouge, le metteur en scène Jean Liermier, brillamment servi par ses comédiennes et ses comédiens.

GÉRALDINE SAVARY
geraldine.savary@lematindimanche.ch

Comédie en trois actes, écrite en 1721 par Marivaux, «La fausse suivante» raconte l'histoire d'une jeune fille, qui, pour mettre à l'épreuve son amoureux Lelio, qu'elle doit épouser alors qu'elle ne le connaît pas, se déguise en chevalier. Lelio n'y voit que du feu, se prend d'amitié pour le chevalier (sa fiancée donc) et lui demande de séduire une comtesse avec laquelle il s'est engagé et dont il veut se débarrasser. Ainsi vont les choses, Lelio et la comtesse sont dupés par «cette fausse suivante» qui révèle son identité et son indépendance. Dans le spectacle créé par Jean Liermier, et qui termine sa tournée commandée au Théâtre de Carouge, les actrices et les acteurs sont brillants, virevoltent entre stratagèmes, sincérité et manipulations, rendant honneur à l'incroyable vitalité du texte de Marivaux. Entretien avec le metteur en scène.

Ce qui frappe avec «La fausse suivante», c'est la modernité du texte de Marivaux. Comment vous l'êtes vous approprié?

Oui, en effet, j'ai eu de nombreuses occasions de «travailler» avec lui. J'ai monté «La double inconstance», «Le jeu de l'amour et du hasard», et une pièce moins connue «Les sincères». Dans ces pièces, la thématique tourne autour de la «surprise de l'amour». Dans «La fausse suivante», au contraire, on recherche l'amour, il y a des intérêts financiers, des stratagèmes, des manipulateurs manipulés. Cela raconte beaucoup sur la nature humaine. Monter des pièces qui nous inscrivent dans une grande histoire m'apaise. Ça rend plus calme de comprendre que les grandes problématiques qui s'imposent à l'être humain nous précèdent.

Et la langue aussi, qui date quand même du XVIII^e siècle, résonne encore aujourd'hui. Comment l'expliquez-vous?
Elle est effectivement d'une modernité confondante. Et c'est incroyable de voir à quel point elle agit sur le public.

Parlons de «La fausse suivante». Il y souffle un vent de liberté. Est-ce une histoire d'amour? De manipulation? Un simple jeu?

L'histoire commence par la peur, ce qui est le propre de l'amour: jusqu'ou peut-on, et va-t-on, s'engager? De la peur naît l'envie du stratagème, pour se rassurer, pour se protéger. Et les personnages - Lelio le fiancé cupide ou la jeune fille déguisée en chevalier - finissent par être dépassés par leurs propres manipulations. Cette dame de Paris déguisée en garçon découvre un trouble quand elle séduit la comtesse. // Elle expérimente le désir et la culpabilité. Ces travestissements ouvrent des failles chez elle.

Une femme devient homme, un homme utilise sa future femme pour séduire celle qu'il veut quitter et ressent une forte amitié pour ce nouveau compagnon qui lui/elle est troublé par la femme dont il/elle se joue. La pièce s'appuie-t-elle volontairement sur la transgression des genres?
Oui, et tout est construit sur des miroirs. Le chevalier, en voyant la comtesse, s'énerve de défauts de son genre ainsi que des rôles auxquelles les femmes sont assignées. La comtesse, comprenant la manipulation dont elle est victime à la fin, est troublée d'être troublée par une femme. La question de l'âge est importante aussi. Brigitte Rosset, qui joue la comtesse, est fantastique. Le rôle est difficile et elle se l'approprie de manière exceptionnelle. C'est le dernier moment pour ce personnage de vivre une histoire d'amour. Elle n'est pas armée pour se protéger des manipulations. Brigitte Rosset et Lola Giouse, qui joue le chevalier,



«Monter des pièces qui nous inscrivent dans une grande histoire m'apaise.»

Jean Liermier, metteur en scène

donnent une intensité à ces allers et retours amoureux.

Les conditions de création de ce spectacle ont été particulièrement chaotiques...

En effet. On a créé le spectacle en mars 2020, on a pu jouer une semaine avant que tout ne ferme. On a repris en 2022 et, entre-temps, l'actrice qui jouait le chevalier, Rebecca Balestra, est tombée enceinte. C'était très beau, d'ailleurs, de voir que le changement d'actrice a eu un impact non seulement sur la manière de jouer le personnage, mais aussi sur le jeu de tous les autres acteurs. Avec l'arrivée d'Omicron, on a dû faire face aux malades et aux périodes d'isolement. Une actrice est tombée malade, puis un autre, et j'ai dû reprendre le rôle de Lelio pour deux représentations avec le texte à la main, pour éviter qu'on ne renvoie le public à la maison. Quand Lola Giouse, qui remplaçait Balestra, est tombée malade, on a dû annuler, mis en échec par le virus. Pour un directeur de théâtre, chaque matin était un cauchemar. Maintenant, on verra ce que feront les gens, si leur envie de théâtre est intacte, s'ils viendront avec des masques. Nous, on est là.



À VOIR

«La fausse suivante», mise en scène de Jean Liermier, Théâtre de Carouge, du 22 février au 6 mars.

Passage du livre

Victor Louis, l'espion qui venait du froid et passait par la Suisse



Michel Audétat
Journaliste

Les agents secrets déçoivent souvent: on imagine Roger Moore et on tombe sur des souris grises. Ce n'est pas le cas de Victor Louis (1928-1992). Flamboyant quoique Soviétique, il était un dandy charmeur qui appréciait les vins fins, collectionnait les icônes, recevait somptueusement dans sa datcha avec piscine et roulait en Porsche dans les rues de Moscou. Né Vitali Evguenievitch Louï, Victor Louis reste un mystère: comment est-il parvenu à si bien concilier, pendant plus de trente ans, ses propres intérêts et ceux de l'Union

soviétique, qu'il a servie de manières diverses et parfois tordues? Journaliste indépendant, Jean-Christophe Emmenegger publie «le premier portrait «occidental» de Victor Louis en s'attachant tout particulièrement à ses nombreux séjours en Suisse.

À en croire ses codétenués, Victor Louis était le seul type capable de rester tiré à quatre épingles dans l'archipel du Goulag. Condamné pour avoir voulu fuir le paradis des soviets, il a purgé neuf années de camp avant que la mort de Staline ne lui rende la li-

berté. De retour à Moscou en 1956, Victor Louis traîne là où se trouvent les rares Occidentaux, déniche une gouvernante anglaise, l'épouse, devient correspondant pour la presse internationale et se taille vite une réputation de journaliste très bien informé. En réalité, Victor Louis collabore avec les services secrets soviétiques depuis la fin des années 50. Utilisé comme «canal secret» entre l'URSS et des États dont elle n'était pas proche (en particulier Israël), Victor Louis a aussi trempé dans des mani-

gances contre la fille de Staline et l'écrivain Soljenitsyne, tous deux exilés à l'Ouest.

Victor Louis a effectué douze passages en Suisse, qui ont laissé des traces dans les Archives fédérales. Tenu de 1962 à 1989, son dossier est épais. En l'explorant, Jean-Christophe Emmenegger en révèle sans doute moins sur Victor Louis lui-même que sur le travail de renseignement suisse: filatures, enquêtes, chambre d'hôtel fouillée, fichage... On respire dans ce livre une ambiance de guerre froide en version helvétique.



À LIRE

«Victor Louis - Un agent très spécial», Jean-Christophe Emmenegger, Infolio, 248 p.



Fauchée en plein vol, «La fausse suivante» regagne le zénith

Théâtre de Carouge
Jean Liermier reprend son Marivaux là où l'avait piégé la pandémie en 2020. Nouveau plumage, nouveau ramage.

On se croirait dans une pièce de Marivaux, tellement la genèse de cette «Fausse suivante» a connu d'intrications et de retournements successifs. Acclamée à peine une semaine durant sur la scène de la Cuisine il y a deux ans, la nouvelle production de Jean Liermier a d'abord subi le premier

semi-confinement décrété le 13 mars 2020 par le Conseil fédéral. Plus possible pour ce brillant jeu de séductions vénales de trouver créneau par la suite, en raison tour à tour des fourberies du virus et du réemménagement du Théâtre de Carouge à son adresse historique, à la rue Ancienne. Les mesures sanitaires enfin allégées, il a encore fallu remplacer l'actrice Rébecca Balestra, enceinte, par une Lola Giouse non moins indiquée pour endosser le rôle-titre du chevalier doublement travesti. Fin prêt pour sa seconde vie, le phénix a enfin pu reprendre son

envol le mois dernier, mais en commençant par une tournée romande avant de pouvoir pavaner devant son très patient public genevois.

Celui-ci a les meilleures raisons du monde de ne pas rater le rendez-vous. Outre donner aux retardataires une occasion en or de découvrir le bijou architectural qu'est le nouveau Carouge, «La fausse suivante» réunit une distribution éblouissante autour de la reine Brigitte (Rosset). Zénithale en riche aristo que chacun cherche à plumer, celle qui joue pour la troisième fois sous la hou-

lette de Jean Liermier donne la réplique à son Christian Scheidt de complice sur des «Femmes (trop) savantes?» ayant entre-temps devancé les retrouvailles. On applaudit aussi Baptiste Gilliéron pour sa prestation de jeune loup capable des manigances les plus machiavéliques pour rafler quelques louis de plus. Pierre Dubey et Jean-Pierre Gos complètent le tableau en interprétant des valets guère moins roublards que leurs maîtres.

Mais c'est surtout pour les vertiges thématiques prodigués par ce classique remis au goût du jour

qu'on réservera sa soirée. Peu importent les trois siècles écoulés, oubliée la révolution advenue entre deux, en 1724 comme de nos jours, l'assoiffé d'amour autant que l'assoiffé d'argent ne lésinent sur aucun simulacre pour parvenir à leurs fins. Or les artifices du théâtre servent l'algèbre selon la règle «faux fois faux égale vrai». Et la sincérité triomphe sur l'air transgenre de «Cucurrucucu Paloma». **Katia Berger**

«La fausse suivante» Jusqu'au 6 mars au Théâtre de Carouge, www.theatredecarouge.ch



Les intéressements de l'amour

La fausse suivante

Par Marie Sorbier

🕒 5 mars 2020



DR

Pour Jean Liermier, monter Marivaux n'a rien de la fable divertissante en costumes. En choisissant « La Fausse Suivante », il axe sa lunette sur la cupidité et l'égoïsme comme ordonnateur des rapports sociaux, qu'importe le genre ou la condition, et offre une lecture limpide et convaincante de cette comédie en prose de 1724. L'intrigue peut à priori paraître retorse mais les enjeux sont très directement assumés : ici l'argent mène la danse et la ronde des sentiments est un jeu pervers où l'on se vertige à loisir. La question n'est donc pas « Qui aime qui ? » mais « Avec qui ai-je le plus intérêt à engager mon cœur » ? La scénographie faussement sobre accentue le propos atemporel de Marivaux et si nous ne sommes pas au XVIIIe siècle, nous errons dans un espace-temps intérieur indéfini qui permet toutes les projections. La nature – d'arides bouleaux enneigés peuplent le fond de scène – devient alors le lieu de la mort potentielle, celle que l'on convoque en duel ou par la corde. Clin d'oeil au théâtre du peuple de Bussang peut-être, cette ouverture vers la forêt n'est pas un horizon et encore moins un salut. Ce sont les interstices qui seuls permettent une respiration : les changements de décors à vue, ballet lent et précautionneux des techniciens, rivalisent de poésie, la lettre de Saint Paul affirme sans conteste que l'Amour peut tout, et les romances se

fredonnent comme des parades au naufrage. Ces archipels sonores, habillés d'une lumière ouatée, encadrent la langue charnue et irrésistible de Marivaux portée par une distribution choisie avec pertinence (car oui, un générique c'est un choix dramaturgique crucial). Tous très singuliers, que ce soit dans leur jeu, dans l'appropriation de la mécanique des mots ou dans leurs corps en scène, ils parviennent à créer une unité qui s'enracine dans une compréhension intime et partagée des intentions du metteur en scène. Les trois valets, particulièrement bien traités dans la partition que l'auteur leur octroie et par l'étendue de la complexité des sentiments qui les anime, livrent les scènes les plus profondes car leurs ivresses sont tendres et le verbe reste haut.

61

61
Shares

8

INFOS

La fausse suivante

Genre : Théâtre

Texte : Marivaux

Conception/Mise en scène : Jean Liermier

Distribution : Baptiste Gilliéron, Brigitte Rosset, Christian Scheidt, Jean-Pierre Gos, Pierre Dubey, Rébecca Balestra

Lieu : Théâtre de Carouge (Suisse)

A consulter : <https://theatredecarouge.ch/saison/piece/la-fausse-suivante/70/>

A PROPOS DE L'AUTEUR



Marie Sorbier

Rédactrice en chef de I/O

Fondatrice du journal et Directrice de la publication

"La Fausse Suivante" ou le triomphe de l'amour de l'argent



Théâtre: La Fausse Suivante Vertigo / 4 min. / le 03 mars 2020

Au Théâtre de Carouge, le metteur en scène Jean Liermier présente jusqu'à fin mars un classique de Marivaux. Avec dans le rôle-titre, l'excellente et moustachue Rébecca Balestra.

9

Une caisse à outils, trois palettes, deux pneus, des chiffons et ce vélomoteur Bravo rouge vif. Nous sommes chez Marivaux et... dans l'improbable garage du valet Frontin (incarné par Jean-Pierre Gos). Derrière des panneaux assez vilains, on devine un bois de bouleaux hivernal. Quelques portes permettent le va-et-vient des personnages au fil des actes.

Le français, fleuri, date de 1724, l'année de création de cette pièce à Paris par un Marivaux tout juste veuf, ruiné par un scandale financier et dès lors auteur de théâtre à plein temps. Le contexte imaginé par le metteur en scène Jean Liermier est plus flou: à jauger costumes, accessoires et décors, nous voici dans un 20e siècle qui sautille des atmosphères début de siècle russe chères à Tchekhov aux années 1980. Cela donne aux valets des airs de moujiks et à Madame La Comtesse (Brigitte Rosset) un maintien digne de la Baronne de Rothschild, toujours soucieuse de bienséance et d'étiquette.

Marivaux avec un ton d'aujourd'hui

L'histoire en deux mots: un sinistre prédateur, Lélío, (Baptiste Gilliéron, parfait en coq à longue mèche) court deux femmes à la fois afin de se

ménager un maximum de revenu. L'affaire est embrouillée: il faut d'abord rompre avec la comtesse et que la décision soit du fait de Madame pour ne pas perdre un arrangement financier. Il faut ensuite séduire une certaine Mademoiselle de Paris, largement plus fortunée, et le tour est joué.

Il manque à Lélío un allié, un complice: ce sera le chevalier, chargé de séduire la comtesse pour mieux la perdre. Sauf que le chevalier n'est autre que... Mademoiselle (Rébecca Balestra) portant costard, postiche et moustache, afin d'enquêter sur ce Lélío à la sinistre réputation. Le jeu de séduction, de chantage et fourberies peut s'installer. Il touche les maîtres comme les valets (Pierre Dubey en ivrogne et Christian Scheidt en tatoué revenu des galères) tout aussi prompts à palper de l'oseille ou un sein.



Photo de répétition du spectacle "La Fausse Suivante". [Carole Parodi - Théâtre de Carouge]

Admirable rendu de ce français marivaudesque qui semble notre contemporain lorsqu'il est employé avec un ton d'aujourd'hui. Il faut saluer le travail de direction d'acteurs de Jean Liermier, tout comme l'excellence des comédiens et comédiennes, en particulier de Rébecca Balestra, jouant la presque intégralité de cette pièce dans ce rôle masculin avec une gestuelle délicieusement gauche et empruntée. Hasard ou air du temps, l'androgynie s'invite dans les classiques du théâtre ces jours-ci en Suisse romande. Il y a peu à la Comédie de Genève, François Herpeux incarnait

une Madame Pernelle dans le "Tartuffe" de Molière. Acteur féminisé, actrice masculinisée, les personnages se rejoignent et quand il ou elle joue aussi bien, c'est un délice.

Une part sombre et glaçante

"La Fausse Suivante" présentée à Carouge tient de la comédie plaisante. Elle file à belle et légère allure quand elle aurait pu parfois ralentir le tempo pour semer plus de trouble: il y aurait ainsi matière à noircir un peu plus le ton comme le trouble et se rapprocher d'une série psychologique sur fond de guerre financière et de chantage. Il y a par exemple du Marivaux à la sauce barbecue chez les Texans de la série "Dallas". Les costumes changent, mais l'âpreté au gain n'évolue guère.

Le final de cette "La Fausse Suivante", citant malicieusement le cinéaste Pedro Almodovar, est à cet égard emblématique: derrière la comédie, on peut toujours révéler avec plus ou moins de dosage une part sombre et glaçante.

Thierry Sartoretti/Id

["La Fausse Suivante"](#), jusqu'au 29 mars au Théâtre de Carouge.

Publié jeudi à 09:23 - Modifié jeudi à 09:57

11

A consulter également



L'invité: Jean
Liermier, directeur
du Théâtre de
Carouge
19 août 2019



Refléter des vices de la société

Par [Judith Marchal](#)

Une critique sur le spectacle :

La Fausse Suivante / Texte de Pierre de Marivaux / Mise en scène de Jean Liermier / Théâtre de Carouge / du 3 au 29 mars 2020 / [Plus d'infos](#)



Le directeur du Théâtre de Carouge Jean Liermier se replonge dans l'univers de Marivaux et propose une Fausse Suivante. Sans en faire trop, la mise en scène se veut actuelle et efficace.

Quelle ironie d'ouvrir ce spectacle sur les célèbres paroles de Jacques Brel « Quand on a que l'amour à s'offrir en partage » diffusées par une vieille radio rouge. Il faut dire que la comédie de Marivaux parle d'amour, certes, mais pas sous ses plus belles facettes. Dans cette œuvre parue en 1724, il est avant tout question de manipulations, de trahi-

sons et de cupidité.

Jean Liermier est un adepte du dramaturge français du XVIII^e siècle. A la suite d'une première rencontre avec Marivaux avec *La Double Inconstance* en 1999 à Carouge, il monte *Les Sincères* à la Comédie-Française en 2007. Une année plus tard, lorsqu'il prend la tête du théâtre carougeois, c'est avec *Le Jeu de l'amour et du hasard* qu'il marque son entrée. Après plus de dix ans passés sans son interlocuteur privilégié, Jean Liermier déclare avoir « éprouvé le désir de re-compagnonner avec Marivaux, mon contemporain universel ».

Et on ne regrette pas de voir renouer les deux hommes. Avec une mise en scène qui actualise la fable, Jean Liermier offre une actualisation subtile de *La Fausse Suivante*. Les costumes conçus par Rudy Sabounghi laissent planer une certaine incertitude temporelle, pouvant aussi bien évoquer les années 1950 qu'aujourd'hui. Les hommes sont en costume et long manteau, la comtesse en jupe mi-longue, collier de perles et pulls en cachemire dont les couleurs changent au fil des scènes.

Le public assiste ainsi aux fourberies de Léo (Baptiste Gilliéron), qui s'est engagé contractuellement à épouser la Comtesse (Brigitte Rosset), une femme maniérée et sensible. Lorsqu'il apprend l'existence d'une « demoiselle de Paris », bien plus jeune et surtout bien plus riche, il cherche un moyen de rompre

son engagement sans avoir à payer les dix mille livres de dédit prévus. Il ignore alors que le Chevalier (Rebecca Balestra), avec lequel il s'est récemment lié d'amitié, n'est autre que cette fameuse demoiselle, déguisée en homme pour l'observer tout à loisir. Au milieu d'un décor épuré, s'enchaînent alors les qui-proquos sur fond de mensonges entre ces riches oisifs et leurs domestiques, allant du valet Arlequin (Pierre Dubey), au serviteur du chevalier Trivelin (Christian Scheidt). La scénographie propose une simple pièce aux murs nus – une boîte blanche – qui, pourtant, change drastiquement d'ambiance grâce aux lumières de Jean-Philippe Roy qui attribue à chaque acte sa couleur. L'ajout d'un meuble suffit par ailleurs à suggérer un changement de lieu. Il faudra attendre la dernière demi-heure pour que le château de la Comtesse s'ouvre sur une belle forêt de bouleaux enneigée, jusque-là suggérée au lointain.

Jean-Pierre Gos, présent au début dans le rôle de Frontin, apparaît ensuite furtivement, dans les intermèdes récités ou chantés. Ailes d'ange dans le dos et guitare à la main, il regarde, l'air perdu, les techniciens – visibles à plusieurs reprises – démonter le décor. Peut-être une manière de montrer la désillusion d'un Cupidon vieillissant face au délaissement des sentiments amoureux au profit de l'argent ? Bien que le thème soit sombre, le texte plein d'esprit de Marivaux et les traits comiques attribués à certains personnages, comme à la Comtesse et à Trivelin, déclenchent des vagues de rires dans les gradins. Avec ses six comédiennes et comédiens, Jean Liermier rend justice au texte du Marivaux en montrant que, trois cents ans plus tard, ce dernier garde toute sa pertinence en se faisant le reflet d'une société dont l'opportunisme et l'égoïsme trouvent, auprès du public, une résonance malheureusement trop évidente. On pourrait déplorer l'apparition finale du chevalier sous son « vrai visage », celui de la « demoiselle de Paris » dont la féminité est manifestée par une robe très courte et des talons aiguilles – à moins que le metteur en scène ne suggère que le personnage ne fait que changer de déguisement...

13

Cette entrée a été publiée dans [critique](#), et marquée avec [Judith Marchal](#), le 6 mars 2020

[\[http://wp.unil.ch/ateliercritique/2020/03/refleter-des-vices-de-la-societe/\]](http://wp.unil.ch/ateliercritique/2020/03/refleter-des-vices-de-la-societe/) par [Jade Lambelet](#).

Marivaux, l'éclat d'un cœur en hiver

SPECTACLE A Carouge, Jean Liermier sonde avec brio le mystère de l'amour dans «*La Fausse Suivante*», portée par six comédiens magnifiques, dont les hallucinantes Brigitte Rosset et Rébecca Balestra

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmfff

En son salon, la Comtesse a cru connaître la félicité. Une délivrance, mieux, les prémices du bonheur. A La Cuisine du Théâtre de Carouge, l'hallucinante Brigitte Rosset vient de céder au Chevalier, incarné par cette féline de Rébecca Balestra – l'instinct du jeu. D'un bond, elle s'est levée de son pouf, comme on lâche les amarres: «Je vous épouse.»

A cet instant de *La Fausse Suivante*, on chancelle. Car telle est la beauté de ce Marivaux rêvé et empoigné par Jean Liermier: sous le brio de la manœuvre et la jouissance d'un stratagème bien conduit passe le chant d'un amour perdu, remonte l'eau noire d'un désenchantement.

Admirez alors comment Brigitte Rosset joue le ravissement de la Comtesse. Elle tremble, c'est une colombe dans la bourrasque, désarmée dans son habit crème, robe de bourgeoise chic des années 1950 plus que d'aristocrate. Dans cette pâmoison, elle ignore le goût de l'amertume.

Aveuglement bienheureux

Qu'on ne lui parle plus du beau Léo, auprès de qui elle s'était engagée par contrat! Qu'on ne lui fasse pas la leçon sur sa réputation et sa fortune, qu'elle vient de compromettre! Qu'importe soudain le prix à payer: ces 10000 livres dont devra s'acquitter celui qui rompra la promesse de mariage. Ne l'importunez plus avec l'histoire de ce dédit. Elle n'entendra rien.

Jouissance de la parole enfin prononcée. Et aveuglement bienheureux. C'est ce que Brigitte Rosset vit. Elle ne sait pas, elle ne veut pas savoir que le Chevalier est une femme et que Léo voyait d'abord en elle une rente. Elle ne se doute pas que ce Chevalier si troublant est une demoiselle de Paris, plus riche qu'elle. Et qu'elle a monté ce scénario pour la séparer de Léo, avec qui elle projette, elle aussi, de



Rébecca Balestra est formidable de vivacité roublarde dans le rôle du faux Chevalier, dans le décor de Rudy Sabounghi. (CAROLE PARODI)

se marier. En passant, elle testera son promis.

La grâce de cette *Fausse suivante*? Sa singularité? Jean Liermier révèle ce qui tremble dans les figures marivaudiennes. Il introduit la fracture de l'âge, c'est-à-dire la nostalgie du printemps et de ses lauriers, dans cette mécanique guerrière où s'affrontent la cruauté solaire du Chevalier et le cynisme de Léo (Baptiste Gilliéron, impeccable avec sa chevelure noire à la Bernard-Henri Lévy, élané comme à Saint-Germain-des-Prés, époque existentialiste).

Jacques Brel en renfort

Ce poids d'humanité blessée, ce sont les valets qui le portent à La Cuisine, à commencer par Jean-Pierre Gos, merveilleux en Frontin. Voyez-le, c'est la scène inaugurale: il bichonne, en bleu de travail, un vélomoteur rouge, celui de nos 17 ans. Sur des palettes gisent de gros pneus et un transistor. On chavire soudain: la voix du grand Jacques Brel en sort.

«Quand on n'a que l'amour, au jour du grand voyage...». Tout contre la radio, Jean-Pierre Gos

escorte d'une main de chaman cet hymne à la tendresse. Toute l'humeur du spectacle est dans ce moment. Plus tard, ce même Frontin, auréolé d'ailes, passera, comme le gardien des âmes, dans une nuit irisée par une onnée musicale. C'est le veilleur de nos songes.

Mais le voici interrompu par Trivelin, cet autre laquais, qui revient d'on ne sait quelle campagne. Christian Scheidt est ce margoulin aux semelles trouées, menteur à la bonne franquette, pourvu que la faribole leste sa bourse. Lui aussi traîne sa déveine. Mais ses vieilles ficelles pourraient faire l'affaire: pourquoi ne pas servir le Chevalier et pourquoi ne pas le faire chanter, puisqu'il a deviné son sexe?

Douleur du gueux, dans une société de castes où les faibles n'ont pas d'échappatoire. Arlequin (Pierre Dubey) n'est pas seulement le serviteur peu fiable de Léo, c'est un vagabond imbibé de mauvais alcool, un cerveau mité que l'ornière aliène. Ces serveurs-là rappellent à leurs maîtres la misère de leur huma-

mité, la débâcle des jours quand la jeunesse est passée.

Fin de l'hypnose

Car c'est cela qui obsède le directeur du Théâtre de Carouge et son scénographe Rudy Sabounghi: l'envers du leurre, les lambeaux de l'illusion, quand son charme n'opère plus. La Comtesse vient donc de saisir combien elle a été dupe, tétanisée dans sa robe crème, sur le parquet cerclé de neige. Le mur de la maison s'est ouvert et c'est une forêt squelettique, le bois d'une fugue sépulcrale, qui appelle la désenchantée.

L'amour est une hypnose, soufflait Marivaux avant Freud. Au réveil, il n'en reste qu'une berceuse qui vaut comme consolation. Sur scène, s'envole *Cucurrucucu Paloma*, ce poème à l'aimé(e) de Caetano Veloso, chanté ici par cet archange de Jean-Pierre Gos. On se souvient alors de *Parle avec elle*, le film de Pedro Almodovar, l'histoire d'un amour infini et impossible. Cette chanson en était l'âme. Il neige sur le salon de la Comtesse et on est bouleversé. ■

La Fausse Suivante, La Cuisine, Théâtre de Carouge, jusqu'au 29 mars. Theatredecarouge.ch



Dans «La fausse suivante» qu'il met en scène, Jean Liermier dirige notamment Brigitte Rosset (en comtesse, à g.) et Rebecca Balestra en chevalier travesti. Carole Parodi

Pour Marivaux, le chef Liermier est aux fourneaux

● Dans la Cuisine, superbe salle provisoire en attente de son nouveau palais, le patron du Théâtre de Carouge met en scène «La fausse suivante» avec une belle distribution.

JEAN-JACQUES ROTH
jean-jacques.roth@lematindimanche.ch

Jean Liermier, tout le monde s'en souvient grâce à Tintin. Il avait explosé dans le rôle du petit reporter en 2001. La pièce reprenait trait pour trait «Les bijoux de la Castafiore». Ce fut un des plus gros succès du théâtre romand,

réédité lors de sa reprise dix ans plus tard. Reprenant le rôle, Liermier restait cette silhouette de lutin intrépide au verbe clair. Mais il était déjà, en 2008, devenu le directeur du Théâtre de Carouge, dont il a depuis conservé la vocation «populaire de qualité» avec une énergie et un engagement farouches.

Comédien, il s'est effacé. Metteur en scène, en revanche, il l'est resté. Par intermittence, il revient aux commandes d'un spectacle. Il a fait un beau «Malade imaginaire» avec Gilles Privat en 2013. Plus récemment, à l'Opéra de Lausanne, il a transposé avec brio «Cosi fan tutte», de Mozart, dans un jeu de télé-réalité. C'est maintenant le tour de Marivaux et de «La fausse suivante», pour laquelle il a réuni une belle distribution, avec notamment Brigitte Rosset en comtesse, Rebecca Balestra en

chevalier travesti et Baptiste Gilliéron pour le jeune opportuniste Lelio.

«Il y a dix ans, j'ai monté «Le jeu de l'amour et du hasard», explique Jean Liermier. À l'époque, je cherchais une pièce contemporaine qui parle de l'amour. Et je n'avais pas trouvé plus contemporain que Marivaux, que sa précision dans l'analyse des mécanismes du sentiment amoureux. Mais là, il n'est plus question d'amour. En 1724, il a été ruiné dans la banqueroute de la banque de John Law et a perdu sa femme qui l'entretenait. «La fausse suivante» peint des personnages qui ne pensent qu'à eux-mêmes, qu'au fric, qu'à s'élever et à écraser les autres. C'est une société axée sur l'argent-roi, où il n'y a plus de sentiments. Comment ne pas penser à la nôtre? Ce que ce bijou de machiavélisme nous rappelle, c'est que si l'humain n'est

plus au cœur de notre projet commun, alors nous serons les fossoyeurs de l'amour.»

«La fausse suivante» est une jeune et riche Parisienne qui se travestit pour épier Lelio, l'homme qui prétend l'épouser sans la connaître. Sous les traits d'un chevalier, elle devient l'ami de son prétendant. Or, celui-ci est engagé auprès d'une comtesse plus âgée et moins fortunée, et il a signé avec elle un pacte selon lequel celui qui rompt les fiançailles doit payer à l'autre un dédit. Pour éviter de devoir passer à la caisse, Lelio convainc donc le chevalier de séduire la comtesse, afin que ce soit elle qui le quitte, et le paie!



«Les personnages ne pensent qu'à eux-mêmes, qu'au fric, qu'à s'élever et à écraser les autres»

Jean Liermier, metteur en scène

Jean Liermier revisite les pièces qu'il dirige avec parcimonie. Pas de déconstruction, pas de lecture radicale. «Je suis au service du texte comme le disait Laurent Terzieff: tant que je n'ai pas trouvé mieux, je suis son débiteur.» On ne sera pas tout à fait au XVIII^e siècle, pas tout à fait aujourd'hui non plus, mais dans un passé récent qui renvoie à l'éternité des passions dont Marivaux fait le portrait impitoyable.

Cette recherche d'une distance douce est la signature de Jean Liermier. «Je tâche de faire un théâtre populaire, au sens de Jean Vilar (ndlr: *fondateur du festival d'Avignon puis du Théâtre national populaire*). C'est-à-dire un théâtre qui n'est pas réducteur mais qui rend compte de la complexité de la pièce tout en la rendant accessible.»

Une telle exigence demande «des semaines de répétition, d'acharnement», dit-il. Marivaux écrivait pour les comédiens italiens, à Paris. Ils venaient de la commedia dell'arte, ils jouaient «sur les relations, avec des blagues. Mais ils ne comprenaient pas tout à fait ce qu'ils disaient.» Liermier s'est inspiré de cette curiosité pour sa mise en scène: «Parfois, les personnages sont débordés par leur projet et par leur texte. Ils font des lapsus, et alors c'est l'inconscient qui parle. Rien ne ressemble plus à la vie que cela. C'est le contraire de Walt Disney, le contraire du noir et blanc. Les nobles et les valets sont du même tonneau, tout le monde ne pense qu'à la même chose: écraser sans scrupule.»

Voici ce dont le metteur en scène veut rendre compte: «Élargir le prisme, donner une profondeur de champ aux personnages, aux enjeux, aux mécanismes économiques.» Sans oublier la question du genre, «qui est au cœur de la pièce», explique Liermier, évoquant le trouble de la princesse travestie en découvrant qu'elle peut séduire une femme, voire être séduite par elle... Et puis enfin, cette question universelle, liée aux passions trahies dont la pièce regorge: «C'est quoi, un coup de

foudre? Est-ce qu'on peut faire confiance à l'autre? Ce n'est pas une question du XVIII^e siècle. Avec ce texte, j'ai l'impression de faire de la philosophie en 3D, grâce au ludisme du théâtre, au plaisir du jeu - cruel et pour le coup hilarant. Ça fait du bien, c'est une forme de catharsis immédiate.»

Jean Liermier est un homme qui pense vite, qui parle vite. La pièce ira-t-elle donc à 100 à l'heure? «Oui, mais il faut aussi laisser les acteurs être traversés par ce qui leur arrive. Ils sont parfois comme K.-O. debout. Il y a donc une alternance de scènes effrénées puis de métabolisation.» Et puis, ajoute Liermier, il y a «le devoir d'intelligibilité» si souvent négligé aujourd'hui au théâtre: faire en sorte que les spectateurs du dernier rang ne perdent pas une miette du texte et de ses enjeux.

Le tour de force de la Cuisine

La pièce sera jouée 24 fois sur quatre semaines. C'est beaucoup mais Jean Liermier tient à ce que le Théâtre de Carouge donne aux spectacles le temps de trouver leur public. Il entend aussi lutter de cette manière contre une forme de surproduction théâtrale qui pousse les institutions à multiplier les spectacles. «C'est un peu comme la surpêche, ça provoque un épuisement des ressources.»

Cette politique lui réussit. Des pièces comme «Le misanthrope» de Molière ou «Amour et psyché» dans la mise en scène d'Omar Porras ont attiré plus de 10 000 spectateurs. Tout comme le «Molière» de Dominique Ziegler, repéré dans une petite salle, auquel sa reprise à Carouge et les tournées ont permis d'être joué plus de 100 fois: «C'est l'effet de levier que permet une institution comme la nôtre.» La saison dernière, le taux de fréquentation s'est élevé à 84%.

Conscient du public, désireux de le servir sans exclusive mais sans racolage, Liermier a quelque chose des pères fondateurs du théâtre, qui étaient à la fois créateurs et entrepreneurs. Il a ainsi réussi à faire construire la Cuisine en quelques mois. Une salle provisoire qui, à l'extérieur, évoque un entrepôt semblable à ceux qui couvrent cette zone industrielle, mais qui renferme un joyau de salle, élégante et fonctionnelle. «Les gens ne se rendent pas compte du tour de force que cela a représenté. Mais les comédiens français qui la découvrent sont ahuris!» La Cuisine fonctionnera jusqu'à l'ouverture du nouveau théâtre, gagné de haute lutte contre un référendum, et dont le chantier doit s'achever l'an prochain. Liermier pourra y poursuivre son travail obsédé par le désir de «rendre justice à la filiation»: savoir d'où on vient, connaître l'histoire du théâtre. «Ça met des perspectives et ça apporte un peu d'humilité bien nécessaire.»



À VOIR

**«La fausse suivante»,
la Cuisine, du 3 au 29 mars.**

Une aristo poursuivie par la meute

Jean Liermier modernise «La fausse suivante», avec Brigitte Rosset en vraie noble

Katia Berger

Sur la scène de la Cuisine, avec sa perruque brune de mémère BCBG, elle tire nerveusement sur son jersey. Au téléphone où on l'attrape juste avant la première, sa voix juvénile ruisselle sur les galets de gouaille qu'a déposés son vécu. On a l'habitude, Brigitte Rosset fait des prouesses. Et pourtant, ses spectacles d'humour révèlent d'elle une fille toute simple, presque ordinaire. La parole à une surdouée du camouflage.

Vous aimez alterner solo et travail d'équipe. Vrai?

Je dirais même que j'ai besoin de naviguer entre les deux. Le plaisir est très différent dans les deux cas. Sur la production présente, je suis par exemple ravie de retrouver des camarades de jeu. Dans mes solos, le rapport au public est plus intense. Je me livre autrement.

En plus de Christian Scheidt, votre partenaire dans le récent «Dragon d'Or», vous retrouvez Jean Liermier pour la troisième fois. Vous êtes en terrain connu?

Non, et c'est ce qui me plaît. À chaque début de projet, on est démuné. Et les expériences que j'ai partagées avec Jean ont été très différentes. Entre «Harold et Maude», «Les Boulingrins» et cette «Fausse suivante», les styles tranchent. Comme Jean est très à l'écoute de l'auteur, sa manière d'aborder le travail varie en fonction. Il n'y a pas de

recette. J'affectionne particulièrement ce travail-ci, parce que je me confronte à quelque chose de nouveau pour moi: Marivaux. Je l'avais certes étudié en Lettres, et je me rappelle «Les Acteurs de bonne foi» qu'avait monté Claude Stratz à la Comédie. Je me souviens du credo: «Il faut faire semblant de faire semblant.» Mais à l'époque, je n'avais pas perçu la richesse de son langage, son fameux «inconscient».

Comment décririez-vous votre personnage?

C'est une femme qui croit en l'amour, d'où une naïveté et une vulnérabilité particulières. Porteuse d'une éducation chargée de principes, quand soudain elle tombe amoureuse, elle est complètement perdue. Du coup, elle devient la cible d'une petite société très cruelle. J'ai d'autant plus de plaisir à l'interpréter que notre rencontre n'a pas été évidente. Il y a des gens avec lesquels on ne devient pas tout de suite copain, on ne sait pas très bien comment communiquer, et les détours finissent par enrichir la relation. J'en déduis que le rôle a été voulu complexe dès l'origine. Il m'a fallu du temps pour accepter d'être malmenée avec elle - consciemment dans mon cas, inconsciemment pour la comtesse.

L'appât du gain n'est pas le seul point commun entre les XVIIIe et XXIe siècles...

La brutalité des rapports humains reste dans les deux périodes liée à l'argent. On est prêt à renoncer à l'amour de quelqu'un simplement

parce qu'un ou une autre en a plus. Sans aucun scrupule. À la fin de la pièce, aucun personnage ne fait de mea culpa. Il y a des effets collatéraux, des gens qui souffrent, mais ce n'est pas plus grave que cela.

Quelle est l'incidence du travestissement sur la question du genre?

Moi qui ne me suis jamais interrogée sur mon orientation sexuelle, quand j'ai Rebecca Balestra en costume masculin devant moi, je suis très troublée. Lorsque le Chevalier finit par se démasquer, on se demande si la comtesse a aimé l'homme ou la femme. Une fois réalisé ce coming out, la comtesse serait-elle empêchée de convoler avec la fausse suivante? Sur le plateau, on propose une solution sans parole... Marivaux s'interrogeait à coup sûr sur les amours hétéro ou homosexuelles, mais pas sur les questions de genre auxquelles on s'intéresse aujourd'hui.

Vous venez de perdre votre mère. Jouerez-vous pour elle?

Absolument. Je suis arrivée en retard le premier jour des répétitions car on la transférait aux soins palliatifs. Ma maman était fan du Théâtre de Carouge. Elle avait pris l'abonnement cette année en se réjouissant de me voir enfin jouer dans un truc sérieux! Avec toutes ces circonstances, ce spectacle est teinté différemment, pour moi. Le théâtre m'a aidée. Il a pris le dessus. Brigitte est là en filigrane, mais, au présent, je deviens la comtesse. Il n'y a de place pour rien d'autre.



La comtesse Rosset trouvera l'amour auprès d'une Rébecca Balestra travestie. CAROLE PARODI

Critique

Katia Berger



«La fausse suivante»
Marivaux / Jean Liermier
★★★★★

On est en 1724, à mi-chemin de «Tartuffe» et des «Liaisons dangereuses». Comme en 2020, tout s'achète, tout se calcule, tous s'escroquent. Sur fond de frictions de classes et de sexes, les écus d'or font office de papier tue-mouche. Chez Marivaux, qui nous reçoit, un jeune loup du nom de Lélío plume une comtesse sur le retour, un vénal valet, Trivelin, joue l'agent double, une jouvencelle parisienne se déguise en chevalier galant: beaucoup de machia-

vélisme pour quelques poignées de louis.

Sous la houlette du maître d'hôtel Jean Liermier, la scénographie et les costumes de Rudy Saboungi rapprochent l'intrigue du contexte actuel, la situant autour des années 60-70, quand les lois du profit gelaient - déjà, encore, toujours - les comportements humains. Les domestiques bricolent des boguets ou arborent des tatouages, la noblesse adopte l'étiquette de Nadine de Rothschild, les fièvres de Brel le disputent aux miels de «Cucurrucucu Paloma». On est au théâtre. Alors le mensonge et la manipulation, sous

couvert de réalisme, ne surprendront personne. L'art du jeu atteint ici des altitudes asphyxiantes grâce à Brigitte Rosset, Christian Scheidt et Rébecca Balestra, suivis de près par Baptiste Gilliéron, Jean-Pierre Gos et Pierre Dubey. Mais pour séduire le public, le simulacre enfile peut-être plus qu'il n'en faut, quand la mise en scène préfère ses effets burlesques aux chausse-trappes du texte. À la Cuisine, on veut être sûrs de passer les plats. Et il est vrai que le public se pourlèche.

La Cuisine, jusqu'au 29 mars, 022 343 43 43, www.theatre-decarouge.ch